

Le gouverneur de la ville se transporta donc dans le redoutable sanctuaire et y opéra l'arrestation de quatorze idoles qui avaient chacune six pieds de haut. Mais avant d'enlever les criminels, ce fonctionnaire eut l'attention de leur arracher les yeux afin qu'ils ne pussent reconnaître les juges qui les condamneraient et se venger en envoyant sur eux quelque malheur. Précaution superflue, car un arrêt décida qu'ils auraient la tête tranchée, verdict qui fut mis à exécution.

L'AMITIÉ

L'amitié, la plus sublime des passions, et je dirais la plus profanée, est l'union intime de deux âmes se complétant ainsi l'une par l'autre moralement, quoique séparée individuellement,

De tout temps, ce noble sentiment de l'homme a été sanctionnée par les lois divines et humaines. Nous trouvons dans la Bible ces mots : *L'âme de Jonathas s'unit à l'âme de David... Jonathas l'aima comme son âme*. Le Rédempteur lui-même nous a donné le plus parfait modèle d'amitié intime ; on sait que saint Jean était le disciple bien-aimé du Sauveur.

Cette bienfaisante passion fait ici-bas le bonheur de l'homme. "De toutes les sociétés, dit Cicéron, aucune n'est plus noble, aucune n'est plus stable que celle qui est formée par des hommes de bien unis par la conformité de mœurs et par l'amitié."

En lisant l'histoire des peuples, on rencontre souvent des traits d'héroïsme, des actions sublimes et éclatantes produites par l'amitié, ce sentiment des grandes âmes. Nous citerons les noms si connus de Pelopidas et d'Epaminondas, de Nisus et d'Euryale, de Jonathas et de David, etc., comme modèles d'une union parfaite et sincère. Il serait trop long ici de rappeler de nouveau les actes sublimes de ces héros.

Celui-là est heureux qui possède un véritable ami. Le nom d'ami est bien commun de nos jours, mais bien rare est l'amitié. Notre siècle égoïste ne comprend guère ces attachements sublimes dont l'antiquité nous offre de si parfaits modèles. Les Pelopidas et les Epaminondas de notre temps ne se rencontrent pour ainsi dire qu'au sein de la religion, parmi ceux qui dédaignent l'amour de cet or qui a conduit à l'abîme tant d'âmes douées des plus brillantes qualités.

Quoi de plus noble, de plus aimable qu'un bon ami ? Si le malheur, le chagrin vous accable au point que, désespéré, vous cherchez autour de vous un gouffre pour vous y précipiter, un danger pour y périr, oh ! recourez à votre ami, dites-lui que vous souffrez, que vous êtes malheureux, et il pleurera avec vous, vous consolera, vous fortifiera et, par un miracle dont l'amitié seule a le secret et la puissance, vous deviendrez fort d'autant plus que votre faiblesse aura été grande.

Voyez cet homme dans les souffrances si horribles de l'agonie ; il est là, étendu, ne pouvant plus parler. Il entend cependant les pleurs de ses parents, les lamentations et les gémissements de ses bien-aimés enfants et de sa chère épouse. Son ami de cœur, celui qui a connu les joies et les douleurs de cette âme qui va s'envoler vers son Créateur, est à genoux au chevet du lit ; il murmure à l'oreille du moribond des paroles dont Dieu et les anges seuls peuvent comprendre le sens mystérieux.

Tout à coup, le mourant fait entendre un profond soupir, ouvre quelque peu ses yeux comme pour dire adieu à ceux qui l'entourent, et devient inerte, sans mouvement... il est mort ! A ce moment funeste, l'ami délaissé répand un torrent de larmes ; sa douleur est grande, l'image vivante de son âme vient de disparaître pour toujours dans le gouffre sans fond de l'Eternité. Souvent, dans la suite, on le voit au cimetière pleurer sur la tombe de l'ami qu'il a perdu.

Si la joie inonde votre cœur, votre ami se réjouira avec vous, vous secondera dans vos beaux projets et s'y intéressera comme si c'était lui et non vous qui les aurait entrepris.

O divine amitié, vertu consolatrice dont l'Etre Suprême a voulu doter l'homme, passion héroïque et ardente qui fait accomplir à ceux qui en sont embrasés des actes si admirables, viens remplir de

tes feux si doux le cœur de tous les hommes. "Pourquoi si peu de mortels t'ont-ils dans le cœur lorsque tous t'ont sur les lèvres ? Et pourquoi ton nom, que la vertu seule devrait prononcer, a-t-il si souvent servi à voiler de noires trahisons et des complots sinistres ? (*)

Paul Durand

RÉPLIQUE

Je suis bien en retard pour dire un mot sur un article que nous avons dû à la plume élégante de Mlle Evangeline, mais ce retard même sera une forte assertion pour me défendre de l'opinion émise sur mon compte par son généreux ami, avocat et écrivain à la fois.

Je suis bien en retard, mais ceux qui ont lu *En travaillant* s'en souviennent, et, si je n'en ai parlé plus tôt, c'est qu'un monde d'occupations pour la plupart domestiques—n'en déplaît—m'en ont retenu.

Sans mentionner cette *petite rancune* que la gracieuse chroniqueuse nous a avouée et dont j'attends le secret avec une impatience difficile à contenir, j'ai compris, avec beaucoup d'autres lectrices, ce caprice, cette fantaisie de penser à nous au milieu d'un remue-ménage qui ne se qualifie pas.

Qu'est-ce donc que la femme ?

Mon Dieu ! est-ce bien à moi de le dire ? appartient-il bien à une femme de se poser en juge devant elle ? ...

L'homme a des qualités, une force d'esprit incontestablement puissante, mais il échoue souvent et s'étonne sans cesse devant les merveilles et les contre coups d'impulsions, de sentiments, qui décollent de la femme.

Pour lui, il y aura toujours chez elle de l'inconnu, du nouveau encore, de l'imprévu, et elle semble même le tenir pour le faire passer sans trêve de surprise en surprise.

* *

C'est donc étrangeté de voir une femme aller du *balai à la plume* ; c'est donc contraste impossible, mystère, que sa main touche alternativement les grossiers ustensiles du ménage et les petits objets de son écriture ? La mienne n'a jamais eu peur de la poussière, je l'affirme de nouveau, et plus souvent qu'à mon tour je fais la cuisson.

Ce qui ne m'empêche pas de venir faire bâiller les lecteurs du MONDE ILLUSTRE de temps à autre.

Se montrer au public sans que ses occupations journalières en souffrent, ce phénomène d'un nouveau genre chez la femme peut facilement s'expliquer, je crois.

Mlle Evangeline s'est arrêtée là ; elle me permettra de reprendre et de continuer.

* *

La femme n'a pas comme l'homme le souci des grandes affaires ; elle n'a pas comme lui à remplir une tâche rude, une tâche assignée par des supérieurs difficiles ou un public sans entrailles.

Elle n'a pas à assujettir son esprit aux aspérités de dix longues heures d'un métier ingrat, aux aridités de la science. Elle n'a pas, comme l'homme, à peiner tout le jour pour rapporter le soir au logis le strict nécessaire, un peu de bien-être, ou le luxe et l'opulence.

Sans doute, comme lui, on exige d'elle des travaux. A quelque position sociale qu'elle appartienne, qu'elle soit grande dame ou simple compagne du modeste artisan, la femme a des devoirs d'intérieur à accomplir, devoirs qui lui prennent une large part de son temps ; mais cette tâche de tous les jours, qui se répète sans cesse pour elle, lui est douce et facile. Elle la fait bien parce qu'elle la sait bien, que rien jamais n'en vient varier le cours, changer la forme.

Qu'importe alors que sa pensée vole loin de son travail, qu'importe que son imagination crée, nourrit, enchante, si l'aiguille n'en court pas moins vite entre ses doigts et si la marmite au feu n'a rien à y perdre non plus !

(*) Lacépède, poétique de la musique.

Je le sais, chez certaines gens ces lignes paraîtront bien prosaïques et défloreront quelque peu leur enthousiasme, mais croit-on si facilement que la conception d'une idée demande à la femme qu'elle soit là, paresseuse, à l'appeler ou à l'attendre.

Non. Les pensées qui viennent quand l'esprit est las ou inactif ne valent rien ou peu de chose. Les meilleures, les plus belles, les plus saines, sont celles qui nous viennent surprendre à l'ouvrage même, à la salle de couture, à la cuisine—et puisqu'il faut le dire—au ménage plus qu'au salon.

Et si multiples que soient nos occupations, il est rare qu'il ne nous est pas donné une heure de repos dans la journée. Alors de reprendre comme l'a fait Mlle Evangeline, comme le font d'autres collaboratrices aussi, alors de reprendre le fil de sa pensée, alors d'attacher ensemble ces idées, alors de débrouiller le méli-mélo de tout ce qui a été conçu sans effort, librement, et de le jeter sur la page d'un *journal intime* ou dans les colonnes d'un journal littéraire.

* *

En déviant un peu de mon sujet et en m'étendant davantage, j'ajouterai que l'homme comprend difficilement pourquoi le nom d'une femme au bas d'une colonne de journal, pourquoi chez elle ce *journal intime* où jour par jour elle recueille ses impressions, ses pensées les plus secrètes, met son âme toute à découvert—pourquoi cette soif, ce besoin de se répandre.

Dites-moi : est-ce parce qu'elle a reçu plus que lui du Sublime Créateur et qu'à certains instants, comme submergée par ce trop-plein il lui faut trouver une issue, un cours ? est-ce parce que son cœur, moins dominé par l'égoïsme, avec moins de raisons pour se replier sur lui-même, plus tendre, plus sensible, plus délicat, ressent davantage et conçoit facilement ? ...

Il est chez celle-ci une seconde nature, je dirai mieux, il entre dans sa nature même de se donner. Et c'est ce sentiment qui la prend toute, qui la pousse quelquefois à franchir les limites imposées à sa faiblesse, qu'il lui fait répandre partout un peu de son cœur ou de son âme.

La femme est amour ; et cet amour elle le voudrait communiquer à tous les êtres qui l'entourent, à tous ceux de la création, à tout ce qui vit, à tout ce qui respire.

Mlle Evangeline l'a dit à travers sa jolie prose, c'est ainsi que chaque femme à son tour peut le répéter : il est si doux, si grand, si bon d'aimer ! Et tout nous y convie : la fleur qui se balance gracieusement sur sa tige, l'oiseau qui jette au-dessus de notre tête sa note harmonieuse et pleine d'allégresse, la famille qui nous réchauffe à son foyer, l'ami qui nous ouvre sa confiance, le pauvre qui nous tend sa main ;—devant toutes ces bontés, ces grandeurs, en face de la pitié même, le cœur tressaille de lui-même, et, pareil à ces harpes éoliennes auxquelles la plus légère brise fait rendre un son, il se dilate, s'exalte, s'enflamme et jette un long chant d'amour.

L'homme n'aime guère plus qu'une saison ; son cœur s'émeut difficilement et il y a chez lui plus d'admiration que d'amour. Dès que la beauté qui l'a attiré, épris, dès que la rose qu'il a cueillie penche vers la terre, se décolore, s'étirole, s'effeuille, se fane, perd son parfum, il détourne la tête et, nouveau païen, il s'en va demander à une nouvelle étoile un nouvel amour, un nouveau dieu.

Mais la femme, dans ce besoin de se donner, trouve la puissance d'aimer toujours ! à l'automne comme au printemps. Et quand l'hiver de la vie laisse tomber sur ses cheveux une blanche neige, on la voit entourer encore d'affections auxquelles elle sait généreusement se dévouer en s'oubliant elle-même.

C'est bien d'elle, de son cœur, que l'auteur d'Arboville a dit : "Quelle merveille ! que de peu de chose il sait faire beaucoup ! donnez lui un grain de sable, il élèvera une montagne ; qu'à son dernier battement on lui montre encore un atôme à aimer, et vite il recommencera à battre ; il ne s'arrête pour toujours que lorsqu'il ne reste plus autour de lui que le vide et que même l'ombre de ce qu'il lui fut a disparu de la terre."

HERMANCÉ.